



PLUS DE LARMES

A MA SŒUR A...

Les hommes ici-bas demeurent
Courbés sous un malheureux faix ;
Je souris à ceux qui ne pleurent
Jamais !

Pour tous ceux que les douleurs hantent,
Plus de jours joyeux désormais ;
Hélas ! je plains ceux qui ne chantent
Jamais !

En ce bas monde, où tout s'efface,
Où tout s'en va ce que j'aimais,
Je songe à l'amour qui ne passe
Jamais !

Puisque souvent dans la distance
Il faut pleurer loin de la paix,
Je voudrais qu'il ne fut d'absence
Jamais !

Puisque mon cœur aime les charmes
Des yeux de vierge au teint si frais,
Je voudrais qu'il ne fut de larmes
Jamais !

LORENZO.

Montréal, 1891.

LA FEMME CANADIENNE



Si nous fouillons les
vieilles traditions, si nous
lisons les pages écrites
par nos ancêtres, dignes
admirateurs de la femme
Canadienne, nous voyons,
laissé en caractères
d'or, que partout et toujours
elle a été grande,
forte, noble, dans les
circonstances qui lui ont
demandé de son dévouement

et de son cœur.

Si nous ouvrons l'histoire de notre pays dès ses commencements, à côté des noms brillants de ces femmes de France, riches et puissantes, qui aidèrent de leurs ressources et de leur crédit la compagnie dite de la Nouvelle France dans son but de colonisation, à côté des noms de ces autres femmes, quittant là bas faste, bien être, jouissances, pour venir ici prêter main-forte aux colons, échangeant une existence dorée d'ambitions, de prestiges toujours naissants contre une vie accidentée de périls, de privations, de frayeurs, — à côté de tous ces beaux noms que conserve précieusement l'histoire, apparaît, entouré d'une auréole resplendissante de gloire et d'héroïsme, celui de la femme canadienne ! — de la femme canadienne payant largement son tribut à la nation à peine née.

* *

La fondation d'un pays n'est pas l'œuvre d'un jour. Au milieu des péripéties qui ont marqué les premiers temps du nôtre, au milieu des rudes combats qu'ont eu à soutenir les premiers Canadiens contre les basses menées de traîtres ambitieux, contre la mauvaise foi de spéculateurs éhontés, contre un peuple sauvage et sans cesse à l'attaque, nous trouvons la femme partageant les misères et mêlant son courage, son énergie aux luttes difficiles.

Non-seulement elle nous est montrée aidant l'homme en secondant ses efforts dans toutes les entreprises, accomplissant scrupuleusement ses devoirs d'intérieur envers lui, envers ses enfants, mais encore prenant une part active aux événements du dehors quand la nécessité s'est fait sentir, maniant même les armes quand il lui a fallu se trouver sur la défensive.

La voyez-vous cette femme, — frêle créature née plutôt pour la tranquillité, pour les douceurs de la vie domestique, — du haut des palissades de son fort, la voyez-vous mettant en fuite un parti organisé d'Iroquois ?

Madame de Verchères, surprise presque seule dans ses retranchements, tient deux jours les Iroquois sous ses murs. Après être revenus plusieurs fois à la charge sans succès, après avoir épuisé tous leurs efforts, ils furent obligés de se retirer, de céder devant la volonté, la bravoure héroïque d'une femme !

Quelques années plus tard, ils tentèrent une nouvelle attaque pleine de ruse, et marchèrent sur le même fort à l'heure où ils savaient tous les habitants éloignés dans les champs. Ils saisirent tous ces hommes et les garrottèrent.

La fille de madame de Verchères, échappant miraculeusement à un sauvage qui la tenait déjà, rentre dans le fort, ferme la porte assez tôt pour en défendre l'entrée ; puis, seule avec un jeune soldat, tire elle-même du canon, change de vêtements pour montrer aux ennemis que la place est gardée, vise assez juste pour en couler de son arme plusieurs sur le sol et force les autres à battre en retraite.

Je n'ai pas la prétention de vous apprendre quelque chose. Ce sont là des faits connus de tous petits et grands. Enfant, sur les genoux de grand mère, je les savais déjà. Et celui de la femme Primot disputant chèrement sa liberté avec sa vie à la même nation, et combien d'autres ! Combien d'autres recueillis par nos différents historiens, combien d'autres je pourrais rappeler à l'appui, à l'éloge de la femme canadienne.

Mais laissons le pays s'asseoir à travers des dé mêlés sans nombre, laissons notre race grandir. A quelques années, de nous la Canadienne fut aussi admirable. Portons notre regard, notre attention sur une époque plus rapprochée, sur une époque vive et chère au cœur de tous les Canadiens, sur une époque pleine de souvenirs vaillants, sur une époque où plusieurs de nos nôtres ont dû payer de leur vie l'honneur d'avoir servi leur patrie. Ouvrez avec moi le livre de M. L. O. David ; feuilletons rapidement ensemble *Les Patriotes*.

La femme ne soutient-elle pas encore ici le rôle sublime auquel elle s'est donnée pendant et depuis la conquête du Canada ? N'a-t-elle pas à souffrir elle aussi des peines, des injustices, des infamies qu'ont eu à subir nos pères ? Et quelle générosité touchante, quel extrême héroïsme n'y apporte-t-elle pas ! . . .

Que pensez-vous de celle-ci qui, chassée sur l'heure de sa maison, par les soldats anglais, traîne avec elle des enfants en bas âge, une vieille mère près de sa fin, sans ressources et presque sans vêtements, va de porte en porte frapper avant de parvenir à se faire ouvrir par les habitants effrayés, tremblants sous les menaces et les insolences des *habits rouges* ? que pensez-vous de cette femme trouvant au fond de son noble cœur si affligé assez de calme pour encourager ses petits enfants, grelottant sous la forte bise d'automne, pleurant de frayeur, sa pauvre mère accablée sous tant d'émotions rudes, à bout de force ? . . .

Que dites-vous de la fermeté, de la grandeur d'âme de cette autre dans les paroles d'adieu qu'elle adresse à son fils partant pour les Bermudes :

« Mon fils, tu pars pour l'exil, tu as voulu te sacrifier pour tes compagnons de prison : sois courageux jusqu'à la fin. Je suis fière de toi ! Je me consolerais dans ton absence en pensant que Dieu m'a donné des enfants aussi bons patriotes et dignes de moi . . . »

Il serait long d'énumérer ; voyons plutôt toutes ces femmes auxquelles on avait déjà arraché les maris, les fils aînés, toutes ces femmes qu'on a mises sur la voie publique avec des enfants, tandis que sous leurs yeux, on a pillé, brûlé leurs demeures remplies de saintes reliques, de souvenirs, d'affections, toutes ces femmes n'ont-elles pas su courber sous le joug qui les écrasait et pardonner en même temps à leurs bourreaux ? Ont-elles murmuré ? n'ont-elles pas subi avec une dignité inconcevable tout ce qu'ont voulu leur faire subir messieurs leurs ennemis, dans leur dégoûtante bassesse ? . . .

Parmi les infortunées épouses des glorieux martyrs de 1837-38, en a-t-on vu une seule faiblir devant le sacrifice immense qu'a exigé d'elles la patrie en deuil ? En a-t-on vu une seule tenter d'ébranler par des paroles lâches ou traîtres la résignation, la foi de ceux qui, fièrement, sont montés sur l'échafaud ? . . .

Elles étaient des Canadiennes, ces femmes ! Des Canadiennes, ces grandes figures esquissées et légendées à la postérité par une belle âme et une belle plume !

N'en avons-nous pas encore au milieu de nous ? A côté de veuves qui pleurent encore, n'avons-nous pas de ces femmes qui, bravant les quolibets, les affronts des sentinelles anglaises, sont allées dans les tristes prisons porter aux détenus politiques quelques douceurs à la nourriture grossière et insuffisante qu'on leur servait, quelques bonnes paroles pour tempérer les inquiétudes alarmantes que faisait naître leur trop longue captivité ?

Nous pourrions citer des noms si nous ne craignons de blesser la modestie de cheveux blanchis, de fronts courbés. Inclignons-nous ! Cette belle vieillesse a double droit à notre respect, à notre vénération.

Et que d'autres actions restées ignorées reçoivent dans un séjour meilleur leur récompense !

* *

Aujourd'hui qu'une ère de paix, qu'une scène moins bruyante la réclame, la femme canadienne n'est-elle pas encore toute d'exemples, d'attachement, de vertu ?

Prenons-là portant le nom deux fois saint d'épouse et de mère ; prenons-là cette femme, cette épouse, cette mère, suivons-la !

Épouse ! elle a pour le compagnon de sa vie, auquel elle a donné d'instinct son cœur avec sa main, des raffinements d'une attention qu'on ne saurait qualifier. Pour lui, elle a les sourires qui chassent les soucis du front ; pour lui, elle a les paroles qui refont le courage au milieu des mille inquiétudes, des déboires que suscitent le commerce difficile et la profession encombrée. Pour lui, elle a plus encore : elle a cette tendresse durable qui ne naît pas d'un jour, d'un moment, d'une impulsion, d'un caprice, qu'on n'improvise pas, mais qui est la suite, comme l'enchaînement de délicatesses exquises cachées au fond d'un grand cœur.

Après chacune de ses journées, à chacune de ses rentrées, l'époux est sûr de la retrouver joyeuse pour lui verser avec sa jeunesse son affection pour lui faire croire au bonheur.

Mère ! avez-vous jamais vu une mère de notre pays penchée sur un berceau ? Avez-vous jamais vu une mère canadienne épier le sommeil de l'enfant que le ciel lui a donné ?

Alors je n'ai plus rien à dire . . .

Vous avez compris la noblesse, la grandeur, la force, la soif de dévouement que renferme l'abîme de ce cœur de mère.

Ah ! la Canadienne n'est pas de ces mères qui confient à des mains mercenaires, à des marâtres, le soin de veiller, de traiter, d'élever ses enfants. Du nouveau né, le nid capitonné de dentelle et de ruban a une place près de sa couche à elle. Le jour, la nuit, la surprennent courbée sur ce trésor de son âme. Elle vit de ses sourires, elle pleure de ses larmes. Elle recueille chacune de ses respirations comme autant de symptômes de calme repos, ou de fièvre, de malaise, d'agitations nerveuses. Elle ne perd aucun de ses mouvements, rien ne lui échappe : elle ne peut détourner sa vue de cette chère créature, de cette fleur fraîche et brillante, de ce front qu'aucun fluage ne voile encore !

Dans ses traits brillent tour à tour l'expression de la joie et de la crainte, l'extase de l'amour et de l'espérance. Puis, quand le chérubin, ouvrant ses petits yeux, lui tend ses faibles bras, qu'il entoure son cou d'une chaîne gracieuse et bien légère, la mère ravie le presse fortement sur son cœur . . .

On sent là, sous la puissance de cette caresse maternelle, une vigilance de tendresse capable de garantir l'enfant de tous les souffles impurs qui